

La lettre

Isabelle Toussaint

À Florence

Recroquevillée sous l'édredon en patchwork, Élise souleva avec peine ses paupières. La lumière s'infiltrait à travers les persiennes, habillant d'un halo la bibliothèque chargée de volumes poussiéreux. Le sommeil ne l'avait emportée qu'au petit matin. Et, déjà, il fallait qu'elle se lève. Elle redoutait cette journée et celles à venir. Comme on appréhende le vide qui prolonge un départ.

Dans la cuisine, le silence était oppressant. À la vue des deux bols oubliés sur un coin de l'imposante table en chêne, Élise conclut que les enfants étaient partis. Elle ramassa les restes de la table, et réchauffa un peu de café qu'elle but du bout des lèvres.

Elle retourna dans sa chambre, enfila jeans et pull noir, s'abstint de tout maquillage. Sur la commode en acajou, elle saisit un bâtonnet autour duquel elle entortilla ses cheveux grisonnants. Elle croisa son regard dans le miroir. Son cou se flétrissait, des cernes soulignaient ses yeux gris, des sillons abîmaient ses lèvres. Les morsures du temps ne l'avaient pas épargnée. Elle n'avait pas cherché à s'en protéger. Pour elle, l'essentiel était de vivre auprès des siens sur son coin de terre marié à la mer. Le reste était illusion.

Une pluie serrée martelait le sol. Élise suivait mécaniquement le mouvement des essuie-glaces, les mains crispées sur le volant. La route, qui serpentait entre les champs nimbés de brume, n'avait plus de secrets pour elle. Quelques kilomètres d'amour égrenés entre sa vie de femme et ses racines. Au détour d'un virage, la maison de son enfance lui apparut plus fragile que jamais. Les volets, mal accrochés, battaient au vent. Une vigne vierge s'appropriait, sans gêne, la façade en meulières. Droit comme un i, le panneau «À vendre» narguait le chêne centenaire. Le noble géant ombrageait cette citadelle d'odeurs et d'échos familiers où elle avait grandi à l'abri des autres. Sa poitrine se serra. Se séparer de la maison, c'était anéantir le microcosme des mémoires lovées au cœur de chaque objet, tapies dans chaque meuble.

Dans un souffle, elle poussa la lourde porte d'entrée. La pénombre noyait les pièces du rez-de-chaussée. Une odeur de renfermé s'immisçait dans les lieux. Relent sournois d'une fin annoncée. Et le silence. Rapace immobile à l'affût de sa proie.

Élise gravit l'escalier. Un furtif sourire effleura ses lèvres. Elle avait contribué, avec sa sœur, à l'usure des marches. Leurs cavalcades effrénées avaient façonné cette voie des airs menant à leurs paradis secrets. Là, camouflée sous sa couette, Élise écoutait Maude lui raconter des histoires de bout du monde. Pour cette dernière, le jeu était devenu réalité : elle avait osé s'aventurer au-delà d'une mer aux couleurs mouvantes. L'oiseau s'était envolé du nid. Définitivement.

À l'étage, un court palier desservait les trois chambres. Elle entra d'abord dans celle de Maude. Tout était resté à la même place pour accueillir l'enfant prodigue. Malgré ses promesses, sa sœur n'était revenue que deux fois en dix ans. Les pensées d'Élise se bousculèrent dans une vague d'amertume. Comment Maude avait-elle pu tout laisser derrière elle ? Elle était plus volage encore qu'elle ne le laissait paraître.

Élise ouvrit l'étroite armoire à glace. Quelques vêtements, aux coloris voyants, se battaient en duel sur les étagères. Ses yeux se posèrent sur une boîte en carton. Elle la saisit. Un lien, au bleu délavé, maintenait le couvercle fermé. L'emballage

en mains, elle s'adossa contre le lit en fer forgé. Elle hésita avant de dénouer le ruban.

Maude lui avait laissé carte blanche pour le déménagement. C'était bien elle! Elle ne s'encombra pas de ces «nids à poussière», comme elle se complaisait à les nommer. Pas d'attache. Rien qui puisse encombrer des valises toujours prêtes. Élise n'avait pas insisté. Le gouffre meurtrier de la distance avait eu raison de leur complicité. De la vie de Maude, Élise ne saisissait plus que des brides à travers quelques photos et de brefs messages. Un voile d'eau envahit ses yeux. Elle s'était résignée à ne plus prendre soin de sa sœur. D'un coup sec, elle tira sur le tissu effiloché. Le couvercle tomba à terre.

Une feuille, pliée en quatre, couvrait le fond de la boîte. Le papier froissé était daté de la dernière visite de Maude. Depuis, deux ans s'étaient écoulés.

Été 2004

Salut Lisou,

Merci pour ces quelques jours, si courts, passés en votre compagnie. Tes enfants sont épatants. Je les sens nourris de ta sérénité.

Retrouver la maison m'a fait du bien. Rien n'a changé. Je me suis surprise à aimer ça. Savoir qu'il y a encore de soi de l'autre côté de l'océan, ça chatouille l'égo. Non, en fait, ça touche et, même, ça m'a émue. En vieillissant, j'ai la larme facile. Dommage que Maman ne puisse plus s'en rendre compte. Elle aurait été rassurée de savoir que, tout compte fait, je n'étais pas un monstre d'indifférence.

Chapeau pour ce que tu as assumé ces dernières années : l'enterrement de papa, la maladie de maman. Pardon de ne pas savoir t'accompagner là où tu aurais besoin de moi. Je m'affole à l'idée qu'il faudra un jour vider la maison. Je mettrais bien une allumette au milieu de tout ça. Un beau feu de joie dont les volutes de fumée s'éparpilleraient au gré du vent. Enfin, je m'en remettrai à ta vigilance. Tu as toujours aimé cet univers solennel chargé d'objets, témoins muets de notre histoire. Je n'ai jamais su regarder ces bibelots avec le même œil que toi. L'amour qu'ils recèlent, dis-tu, ne m'atteint pas. Aucune vibration. Mes racines sont ailleurs : dans le temps dépensé en fous rires, notes d'ange livrées aux dunes ; dans les escapades interdites où je t'entraînais ; dans les gestes de tendresse déposés sur les joues comme des pétales de roses.

Mais quelle ironie, tu ne trouves pas: maman désertée de sa mémoire. Aujourd'hui, quel regard porte-t-elle sur ces trucs enracinés à un passé la fuyant chaque jour un peu plus ?

Quand votre absence me harcèle, je vais sur la plage et j'écoute le bavardage de la mer porté par le vent qui m'enveloppe. Alors, tout m'habite à nouveau. Avec la chaleur en supplément! J'aime tellement le soleil de Rio. C'est une ville aux multiples lumières. Ici, les choses se mêlent avec exubérance et gaieté.

J'ai habillé une pièce de mon appartement avec un tas de photos. Sans crainte d'abîmer la tapisserie, j'ai punaisé et scotché. Je vous ai tous, là, devant moi. Instantanés d'émotions. Étincelles de vie. Ma préférée est une photo en noir et blanc où tu tiens un moineau sur la main. Ton sourire y est plein d'attentions.

Je te donnerai cette lettre demain, avant mon départ.

Je te laisse, gardienne de notre éternité. Le poids pour moi est trop lourd à porter. Besoin de légèreté. Par peur de ne plus me relever. Je t'aime.

À plus,

ta Maudite-Maude

PS.: Allez, je te l'avoue: j'ai pris sans rien dire la boîte à pilules en nacre rose. Oui! tu as bien lu. Ça me fera une petite mémoire à caresser dans les abysses de mes pensées.

Élise plaqua la lettre contre sa poitrine. Le silence, soudain, était moins angoissant. Sa Maudie-Maude, sa complice à l'hilarité contagieuse et aux soudaines mélancolies, détenait un secret à partager. Elle leva les yeux et, par la lucarne ovale, aperçut un merle prendre son envol. Dans les prochains jours, elle partirait retrouver Maude, à la quête d'une nouvelle histoire. Le vent veillerait sur le reste.